

## 3 DE JAZZ

Christian Désagulier

### MILES DAVIS A LA TROMPETTE DE JÉRICHO

J'ai envie de vous parler de deux disques de Miles Davis en particulier.

Le premier s'intitule *My funny Valentine*. Il s'agit d'un enregistrement en concert de février 1964. Miles Davis semble là, dans l'arrière scène, fantôme hantant chacun des morceaux, un spectre acoustique en quelque sorte dont les sons gouttent à gouttes de son alambic de cuivre doré.

Une présence décisive, en ronde-bosse comme les articulations de ses mains. Sans cette présence-là, Herbie Hancock aurait-il capturé cet ange et l'aurait-il laissé filer entre ses doigts à la 10<sup>ème</sup> minute 30 de *Stella by Starlight* ? Sans l'intercession de Miles Davis, il n'est pas certain que nous aurions pu nous faire une idée bleue de la béatitude.

Miles Davis tel que je l'imagine, dépourvu de mécanisme de défense et vivant dans une bulle, que cette bulle soit une ronde ou un studio d'enregistrement, habillant les reflets du monde tel qu'il se distord sur la surface conique de sa trompette en jouant.

Et qui joue en tournant autour de sa muraille intérieure de verre *insecurit*, sa muraille de Jéricho, de j'erre écho.

La musique serait alors cette prostituée à laquelle on laisse la vie sauve : la vie éternelle.

C'est à quoi me fait penser le second disque dont je veux vous parler maintenant. Il s'agit du dernier intitulé Doo Bop.

Que je vous raconte d'abord un mythe grec, celui de Tithonos. L'époux de la Reine du Jour, autrement dit l'Aurore, l'Aurore au-dessous des doigts rose comme ceux de Miles Davis, demande à Zeus qui s'apprête à la violer, en contrepartie de sa résignation, l'immortalité pour son aimé Tithonos. Il s'agit d'un marché de dupe, celui d'un dieu qui va user et abuser de son droit de cuissage, charnel et spirituel.

Aurore, dans la confusion d'esprit qui est la sienne, oublie d'assortir son vœu d'immortalité de celui d'éternelle jeunesse pour Tithonos. Et Zeus, toutes turpitudes accomplies et conscient du fatidique oubli, laisse Aurore dans les bras d'un amant qui ne cessera de vieillir, maigrir jusqu'à devenir le squelette de lui-même. Et Aurore se résoudra à transformer Tithonos en cigale à laquelle il aura fini par ressembler.

J'ai pensé à Tithonos en regardant la photographie de Miles Davis qui illustre le disque Doo Bop, mais à un Tithonos inverse, qui n'aurait cessé de rajeunir sous les doigts rosés d'une Aurore plus rusée que Zeus.

Et ce disque serait un message envoyé du futur, celui d'une nuit appelée à cesser, d'une musique d'aurore appelée à se lever, un Doo Bop, un Do Hope.

## LES DOIGTS-CLEFS DE JOHN COLTRANE

Sans cesse revient en forme de confidence dite un ton plus bas, la spiritualité tridimensionnelle dans laquelle il semble que chacun fut transporté à sa première écoute un moment de sa vie, moment précis d'ouverture, de découverte de soi : comment il y eut un avant et un après John Coltrane.

Comment tous furent pris dans la toile sonore que l'illustre saxophoniste tisse en dévidant le cocon de sons par lui préalablement secrété, fils de soie dorée, fils de soi tréfilé sous les doigts, fils conducteurs de phonons entre lui et nous et le Très Haut ou le Très Bas...

Ou bien Tout ce que vous voudrez graduer entre, Rien peut-être, auquel vous attribuez des Majuscules, ou non, pourvu qu'à la fin s'envole le papillon aux ailes poudreuses, bondisse de boutons d'or en tournesols, de myosotis en gentiane, fait le plein de couleurs et de nuanciers, inaugure la nuit en se posant sur l'absente de tous bouquets suivant l'intransitive expression de Stéphane Mallarmé.

Il s'en faut de peu et même il faut que l'amour ultrasonique que l'on porte à John Coltrane dont la pensée danse, dont la dansée pense autour du totem à l'effigie de sa musique, balise d'acacia vibrant au souffle d'une nuit de pesanteur, de plongée en apnée dans le noir, se transforme en chant psalmé.

Et le musicien à ce moment-là de nous tendre son saxophone pour respirer dans cette apesanteur bleu-nacrée qui précède le retour à l'air libre, nous repasse par toutes les stations de décompression jusqu'à l'ultime, nous hisse : aveugle de sons, nous déjoue.

Apologie, panégyrique, gloria in excelsis, "words, words, words", s'agissant d'un toucher de Grâce, car il s'agit bien de cela quand John Coltrane applique la pulpe de ses doigts sur les clés, les mots sont de bien piètres intercesseurs, mais sont les seuls que la pensée a trouvés pour expliciter sa Louange, mots qui rendent malaisément compte chaque fois que cela s'impose d'exprimer autrement ce qui par la musique l'a été.

Ecoutez comme on la sent descendre sur soi quand il s'approche, le carquois d'airs autour du cou, dont les peines glissent sur les plumes de paon des flèches aux yeux inorbités, confèrent aux projectiles immatériels cette trajectoire de parfaite hyperbole, qui font venir au-devant de nous de ces phrases insensées, scandées à l'emprunt de la chaussée des Géants aux pavés polyédriques et souffle-souffre alors son orgue-orque de basalte bleu.

Regardez comme il avance sur ce lit de braise, nus pieds en soufflant-souffrant dans le bout de sa botte d'or, sa corne d'abondance de méliques non pareils, de miel fourré aux dards anti-retours. Son pétiole ourlé à la fleur duquel tu te prends à butiner, revenu d'un ailleurs ou le tempérament n'a pas cours, séquences de fréquences qui font fi des couches nuageuses, car il faut bien appeler un chat un chat qui se gratte derrière l'oreille quand il va pleuvoir, ondes de pressions d'air qui traversent les murs et les corps.

La musique et le jazz en particulier possède cela de fascinant que l'un dans l'une coudre l'esprit au corps quand piqûre il y a, incise et cicatrise au point de faire disparaître d'un coup de bistouri le coup de bistouri, anticipe sur les volées de flèches sébastiennes, produit une autre blessure à se lécher le sang bleui de consolation.

Le cœur bat, accélère, s'affole, reprend son rythme après l'essoufflement : que la musique soit et elle vient épouser les battements irréguliers par conformation, qu'il soleille ou qu'il se précipite, pose les mains sous la nuque ou sur les genoux, accepte ce pouls désaccordé qui te faisait paniquer, trouve une cohérence à l'incohérence.

Le cœur ne bat pas comme une horloge mais une batterie, hardis baguettes et balais, coups d'accélérateur et de freins, claquements de symboles temporels : notre corps, il faut l'avoir compris pour en jouer comme John Coltrane : l'étherbelle mélancolie qui déchire sa robe de gaze pour tamponner ce qui suinte.

C'est pourquoi beaucoup prennent la poudre d'escampette, trop de danger, d'autres dansent le quadrille au son du saxophone charmeur de serpents à lunettes ou bien vont jusqu'à jouer du serpent en dansant avec sa tête dans la bouche comme les Hopis.

Ainsi John Coltrane l'hanté, a enté la vie à l'anche. Il n'est pas sans risque de se lancer dans le désenvoûtement en en retournant les pratiques au moyen de cette transfusion, de cette transe-fusion.

De se transformer en Peul, pour qui ne partage pas avec ceux de notre histoire la notion du temps, ne s'étalonnent pas sur le césium, quand la peur s'encorde à l'insaisissable solitude et meurt d'inanition de liberté en quelques jours à ce régime.

Entre-temps l'esprit aura franchi les portes de la ville, converti la cellule en buisson errant au gré des rafales de vent de savane qui soufflent sur ces ronds de broussaille que sont nos réseaux nerveux et sanguins : il y tout cela dans la musique de John Coltrane.

Jean-Luc Godard dit qu'il n'y a que des films d'amour et qu'un film de guerre, c'est encore un film d'amour, un film d'amour de la guerre, item la musique et quand la militaire pousse en liesse la population et les troupes dont les tambours rythment la marche au pas, l'envoûtement binaire empêchant de penser selon Albert Einstein, les envoûte à se jeter au feu, pour l'amour de la musique.

Et des saxophones ramassés sur les champs de bataille embouchés à la fanfaronnade ou à l'enterrement, et du coton cueilli en se brûlant les doigts, chants d'aide à la cueillette, d'aide à vivre et à mourir au gérondif, de doigts qui se brûlent encore à toute cette histoire en touchant le saxo sur des rythmes où la syncope fait revenir à soi. Une histoire brève, uniformément accélérée jusqu'à l'affranchissement des corps sonores.

Mais peut-on seulement se libérer du noir, de la différence naturante qui vous fait noir ou blanc, dehors ou dedans, de la gravité terrestre qui préétablit jusqu'à la trajectoire des corps célestes depuis le voyage d'Afrique, dans les cales des navires transocéaniques, la guerre entre des points cardinaux, dans ce pays situé au-delà de la nuit aux entrechocs

métalliques des chaînes au cou et aux chevilles, le ciel en petits carrés d'azur par la trappe, et les cordes coulissantes aux cou nouées et nouées aux acacias.

Tout cela que perçoit qui consent, dans les cordes vibrantes, aux sons des cordes frappées, au souffle du vent libéré de la cage des jours irrespirables dedans ce tuyau de laiton à perce conique.

Spécialement dans la musique de John Coltrane, le barrissement des éléphants abandonnés et les envolées de flamants roses-à-lèvres aux coups de feu qui laissent le lac intact, cette toile triaxiale que les sons chainent et trament, entrelacent, dont le métier produit des voiles à vol. Ce que m'image la musique se frayant entre les mailles de celle d'Albert Ayler le fasciné : “- De quelle anche joues-tu ?” demande John à Albert en vue de percer la combinaison. On sait qu'il faisait usage d'anches en plastique le plus dur et qu'il joua aux funérailles de Coltrane à sa demande expresse.

Pierre Reverdy dit : “On ne peut plus dormir tranquille une fois qu'on a ouvert les yeux” d'où ces Tombeaux qui ne sont pas de pierre mais de mots-sons d'hommages aux grands émetteurs, qui ont des yeux dans les oreilles et des oreilles dans les yeux.

Celui que Ravel composa de Couperin, le grand François des *Barricades Mistérieuses* lesquelles sont les paupières crispées sur leurs globes, oculaires et terrestres, paupières crevées d'étoiles, que ces créateurs de mondes sont parvenus à entrouvrir sous forme de poèmes peints, sculptés, joués.

*Le Tombeau à Charles Baudelaire* de Stéphane Mallarmé, encore ici mystérieusement de circonstance : “Le temple enseveli divulgue par la bouche / Sépulcrale d'égout bavant boue et rubis”.

## ALBERT AYLER, CE BAOBAB EN FLEURS

.. a une âme de roseau pinçé.

Il parvient à soustraire de son instrument à air des sons qui épousent le chaos du monde. De son instrument à sons des airs qui rétablissent le désordre des choses : télescope acoustique braqué Ailleurs, miroir tubulaire sur lequel on dirait que les choses de ce monde s'anamorphosent.

A intervalle régulier, il joue des bouts d'hymnes, à la joie obscure des fonds d'univers turbulents. Qui aime le suivre ou le précède n'est pas la question. Qui l'aime à l'oreille **se dit que.**

Que sa fanfare traverse la mémoire ou les villages verts, sons à l'horizon, coupe à travers les champs de *luzerne* et de *colza* en fleurs, déchiffre les éblouissements au code instable : à vos clairons.

Cela s'appelle de la musique par similitude avec les graines de *colza* qui virent à de noires pages de *Liszt*, noirent les champs ponctués de coqs à crêtes coquelicot, de marguerites mais de bleuets.

Un rumissant qui opère le tri entre l'herbe et les boutons d'or.

Il se susurre qu'il revient du **Bord Ourlé de boas déconstructeurs.**

Dauphins qui ricochent et avancent à reculons. Une baleine bleue fait des ronds. Elle danse avec une fontaine en équilibre sur la tête. Moults *krills* enfourne. Le swing est banni au risque de la ronde.

Des poissons-voiliers autour, dont la peau changent de couleur pour prévenir les membres de la bande de ses intentions.

Un élégant fait des nœuds avec sa trompe.

Quel est ce charmeur de crotale qui siffle c'est la fête ?

Ce *zèbre-pinson* pondre de pensées à la coquille striée d'interférences ? Toutes sont à la parade.

Une ménagerie d'écailles et de plumes, d'épaisses peaux à la fragilité de b b ce n'est pas le poids, quitte en ribambelle le tube évasé, tordu en Z par notre plombier insolite.

Quand brusquement toutes les colombes retiennent leurs roucoulades. Les voilà qui s'envolent par les clapets grand-ouverts. Sauf qu'il y a parmi elles rossignols, huppés, hirondelles, des thraces de sœur belle et aphasique. **A l'approche de naïtre chante le philosophe. Les chants les plus sont.**

Peut-on dire “tu es belle”, t’offrir des roses bleues sans te réifier, te couronner sans s’agenouiller pour cueillir des choux ?

La gorge du dodo a des reflets qui bougent, **d’assez trempée**. Pigeons qui s’envolent se poser près de la fontaine sur le dos de la baleine.

Cela fait beaucoup d’ailes d’*azur* à t’attendre, de soleils à regarder dans les yeux, à sa façon de respirer et de battre du cœur, de paupières crispées.

***Chacun porte une bague de fiançailles avec lui-même en signe de lieu d’où il vient et doit revenir.***

La musique de cet homme derrière lequel nous chantons, dansons, embrassons qui nous voulons, **nous** âme **l’un**, musique blutée sans que jamais soit séparé le son de sa graine.

**Faire du nouveau** est-il une fatalité ? D’hommes noirs, aux poignets et chevilles aux bracelets de tourmaline rose, s’y sont blanchis les mains à pétrir la pâte après la cueillette du coton. **Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme** : ceci est ma mie.

Il travaille à ce que le soleil ne s’éteigne pas encore. Il souffle jusqu’à ce que le croustillant doré du pain affame et le vent solaire hale.

On dit qu’à l’origine, Jazz a épousé Do, d’où le soleil, et que depuis leur fille et fils Mib et Sib ne cessent de cueillir des bouts de blanc de lumière.

Ainsi *Jazz*, féru de mathématiques mentales, pratique le calcul matriciel. Ce que je crois, **ce en quoi. C’est-à-dire que je n’en suis pas exactement certain, selon toute probabilité.**

*Chercher l’asymétrie magique*, la dérive ne sert-elle pas à en remonter au vent, toutes voix défairelées.

Il y a certains plumages et certains ramages qui se rapportent.

Ainsi la grue cendrée crie *kru kru kru* à la périphérie de l’étang auxquelles les batraciens répondent à la ronde repondissent.

Toujours se souvenir que les oiseaux descendent des reptiles, les baleines et les dauphins d’un loup qui aurait décidé de revenir à la mer.

Entendez-vous le loup et le renard chanter ?

À l’écouter, l’océan reste bleu-ciel, même vu do dessous, avec des yeux d’émeraude trapiche. Cela s’obtient lorsque le souffle passe dans la chambre de décompression, au rythme de son cœur et de ses poumons : **braise et soufflet encore.**

C'est ainsi qu'il restitue à la surface ce qu'il a entendu dedans, ponctionné à des coudées de là, à des jambes alanguies, que déhanché suce le jus amer sous l'ongle de l'orteil, les doigts caresseusement enfoncés dans la cuisse de son instrument.

La chambre possède la forme d'un népenthès dont les trilles s'enroulent autour d'un roseau de cocagne. On dit que les grecs tiraient de la plante un breuvage magique qui dissipait la colère et la tristesse.

**Et la douleur à mesure que le roseau lui pousse dans la bouche.** Un Amphion qui aurait troqué sa lyre contre un saxophone, construit des arches sonores.

Des poupées *kachinas* dansent autour de ce poteau de couleurs dolorées, tandis que les *berris* aux cheveux enduits d'huile de *colza* invoquent les ancêtres fameux qui inventèrent *bop* et *swing*, précieusement tenus à l'abri sous les clapets contractés de ses yeux quand il plie.

Les bouts de ses doigts scarabées descendent puis remontent le long de la face externe du népenthès, évitent le gouffre de justesse : heureusement les élytres.

Il barrit tout le spectre des possibles quand il croise le chemin d'un rhinocéros qui opine de la corne. **Décortiquer le son de sa carapace est-il un but de vie ?**

Baobab en marche, chancelant, offrir à tout-va des bouquets de fleurs aux fils melliflus, bouquets de cheveux aux anthères voisées, panthères apprivoisées ?

**Haut, tel haut, que ma langue reste collée à mon palais Si.** Il y a toujours un moment quand la procession s'introduit dans le champ de *colza* en fleurs, la couleur, le parfum, un flottement.

Et puis des béryls d'algues en pénétrant dans le flanc de la montagne **wah wah.**

Alors des salamandres sortent des feux de joie, se rêvent en petits crocodiles qui se mordent la queue.

Une fois un cygne se débat, le cou se tord de lui sucer le bec, le prie, les ailes délicatement serrées contre le torse, et **c'est encore un autre chant**, le même presque, toutes amarres désaccordées pour un ami qui a quitté la fanfare.

Une nuit, en rentrant à la maison, il monte sur la passerelle pour vérifier que le jaune est bien toujours aussi bleu : **on ne saura jamais.**

Il n'y a pas de passerelle.